

LA PROPAGANDE ALLEMANDE

CONTRE LA FRANCE AUX ETATS-UNIS

Amica, America, disait M. Jean Giraudoux. L'Amérique est-elle encore notre amie? Depuis longtemps déjà, on se plaît à signaler une sorte de refroidissement des sympathies américaines à notre égard.

Quelle est l'étendue du mal et jusqu'où peut-il aller? Quelles sont les causes de cette mésestimation et qui en est responsable? Quels sont enfin les remèdes à cet état de choses et comment les employer?

Autant de questions qu'il est intéressant de poser — et de résoudre. M. Brunswig était l'un des hommes qui pouvait le mieux nous renseigner sur ce point. Citoyen des plus notoires de Los-Angeles, il a mis généreusement sa vaste fortune au service de la France et s'est intéressé à toutes les œuvres de guerre et d'après-guerre qui pouvaient servir au rapprochement des deux nations alliées.

En sa qualité d'ami dévoué de la France, M. Brunswig était particulièrement intéressé à écouter, car plus que tout autre, il s'inquiète et souffre de la situation présente, en étudiant les causes et y cherche un remède.

«Ce n'est pas d'hier, nous dit-il, que j'ai constaté un état d'esprit peu favorable à la France, dans certaines parties des Etats-Unis».

«Les soldats américains en sont un peu responsables. Nous n'avons pas oublié l'accueil délectant fait à nos troupes lorsqu'elles sont arrivées en France et vous savez avec quel élan le peuple américain s'était alors jeté à vos côtés».

«Vint l'armistice. Les soldats américains songèrent avec nostalgie au retour dans leurs foyers. A ce moment-là, l'état d'esprit de certains d'entre eux était devenu tout autre. Le grand grief qu'ils faisaient à la France était d'être une nation commerçante — qui l'a été — ou l'étranger était dépeint sans vergogne par des mercantis éhontés. N'allaient pas jusqu'à dire que les soldats avaient le loyer des tranchées!».

«J'ai souvent tenté de mettre les choses au point et de rappeler que, lorsque Lafayette et Rochambeau vinrent en Amérique conquérir la liberté pour les treize Etats, ils ne marchandèrent point l'omelette».

Il faut bien reconnaître évidemment que la soldat américain n'est pas toujours à se louer de l'accueil qu'il reçut chez nous à la fin de la guerre. Le sentiment de méfiance qu'il avait mis en l'avisant qu'il allait être exploité en France, le portait à exagérer les prétentions déjà appréciables des mercantis. D'autre part les familles françaises qui avaient reçu les premiers arrivants à bras ouverts, ne manifestèrent plus le même enthousiasme pendant les derniers mois, car elles avaient eu parfois quelques déceptions. Et Dieu sait quels foyers les soldats américains virent alors s'ouvrir devant eux! M. Brunswig nous disait que les critiques les plus acerbes avaient été décochées contre la femme et la famille française. Près de quelles femmes et dans quelles familles Sammy s'est-il documenté?

«Il y a eu aux Etats-Unis, poursuivait M. Brunswig, dix-huit millions d'Allemands, qui mènent contre la France une campagne acharnée. Les gazettes germanophiles vous accusent d'impérialisme, aidées, il faut bien le dire, par certains journaux d'inspiration anglaise».

«Mais ils ne sont pas les seuls. Un autre danger est le touriste américain qui prétend qu'on l'exploite et qui ne cesse de le crier sur les toits. J'ai beaucoup étudié cette espèce et j'y ai découvert plusieurs variétés».

«Il y a d'abord le Cook touristique, veut tout pour rien et qui prétend même faire des économies. Celui-là trouve tout trop cher et voit tout avec des lunettes britanniques».

«N'oublions pas l'altéré, celui qui vient en France pour oublier la dry zone, l'Amérique sèche. Pour se griser aujourd'hui aux Etats-Unis, il faut avoir la fortune de Rockefeller ou presque. L'altéré vient à Paris, humecte son gosier et dessèche sa bourse. Il crie ensuite qu'on l'a dépouillé; mais que vaut son opinion?»

«Notons également le nouveau riche, que la guerre a engraissé. Celui-là vient se vanter dans les salons des palaces, il ne parle ni n'entend le français, et ne comprend rien à la France. Il n'a guère à faire qu'aux garçons d'hôtel ou de restaurant, trouve qu'on l'exploite et crie plus fort que les autres».

«Ces touristes néfastes, une fois rentrés en Amérique, font une propagande déplorable, se fondant sur une expérience qu'ils ont eux-mêmes créée».

«Mais, à côté de ces gens-là, nous avons l'Américain de vieille souche, l'Américain gentleman, l'Américain ready. C'est dans cette classe que se recrutent les dirigeants de la finance, de l'industrie, les hommes distingués qui brillent dans la littérature, les sciences et les arts. C'est le representative American, qui comprend et parle votre langue, qui connaît l'âme française, et qui, à toute occasion, se fait le champion de votre pays calomnié. C'est sur cet élément surtout qu'il faut vous appuyer, il est prêt à vous aider et fera tout au monde pour resserrer les liens d'une amitié qui lui tient tant à cœur».

«Comment lutter? D'abord à l'aide de la presse, puisque c'est par la presse ennemie que le mal se propage le plus».

«Pendant la guerre, la France avait organisé aux Etats-Unis, un bureau de presse qui documentait les grands journaux. Mais depuis plusieurs années, ce bureau n'existe plus. Au contraire, de nombreux journaux en langue allemande, qui reçoivent des instructions de Berlin, ne cessent de publier des articles tendancieux et de calomnier la France. Je me souviens d'une édition à deux millions d'exemplaires d'un journal publiant en manchettes énormes la Black Horror, la Terreur Noire; et des photographies illustrant l'article montraient des Sénégalais martyrisant des femmes allemandes, clichés truqués, made in Germany. Par bonheur, le service photographique de l'armée d'occupation avait pris quelques photographies où l'on voyait Gretchen et Sidi se comporter comme les meilleurs amis du monde, et le lendemain, ces documents officiels étaient publiés, en réponse aux documents falsifiés fournis par l'Allemagne».

«Il faut donc une presse capable de lutter avec les gazettes germanophiles prêtes à faire, des moindres péccadilles, des péchés mortels. Il y a quelque temps j'ai suggéré à M. Charles Le Goffic, qui préside la Société des Gens de Lettres, la création à Paris d'un bureau de presse accrédité par le Gouvernement. A cette commission seraient adjoints les douze ou quinze représentants des grands journaux américains de Paris: le Paris-New York Herald, Chicago Tribune, Daily News Service, Brooklyn Eagle, etc.»

«Ces correspondants adresseraient aux grands quotidiens d'Amérique des articles courts et précis, se suivant de semaine en semaine, réhabilitant la France auprès des lecteurs américains et créant aux Etats-Unis un état d'esprit favorable à votre pays».

«Les Allemands usent aussi du cinéma comme moyen de propagande. Je ne parle pas seulement des films modernes où les Français jouent des rôles qui manquent de noblesse, mais de certains films "historiques" retraçant des scènes de l'histoire de France accommodée par les metteurs en scène allemands. En déshonorant les aïeux ils espèrent atteindre les descendants. Pourquoi la France n'utilise-t-elle pas, elle aussi, ce formidable moyen de propagande qu'est le cinéma?»

«Mais si ces moyens sont surtout des moyens de défense, il est une autre action que je préconiserais, action de propagande directe faite par les Américains eux-mêmes».

«Il serait bon de faire appel d'abord aux Womens clubs; ces cercles féminins très nombreux aux Etats-Unis tiennent chaque dimanche des meetings où l'on traite de la politique, de l'économie sociale, de l'économie sociale, où l'on discute toutes les questions du jour. C'est la femme qui forme l'opinion de la famille, le business man est trop occupé pour s'attacher à cela».

«En fournissant à ces clubs le sujet de leurs discussions, on obtiendrait les concours de dix millions de femmes américaines qui sont membres de ces cercles ou influencées par les membres des Womens clubs».

«De même, on doit agir dans le milieu des hommes d'affaires par l'intermédiaire des Rotary clubs. Dans chaque ville, dans chaque bourgade, il existe un de ces cercles, composés du principal représentant de chaque profession. Les membres de ces clubs se réunissent chaque vendredi et, après une heure de discussion sur tous les sujets politico-économiques, se forment une opinion commune qu'ils répandent autour d'eux».

«Il existe encore beaucoup d'autres genres de clubs qui n'hésiteraient pas à défendre la France calomniée. Il suffirait que le bureau de la presse établi à Paris fit tenir à ces associations des documents intéressants, procurés à leurs conférenciers des sujets à traiter».

«L'Amérique aime la France d'instinct et l'aimera toujours. Ce qu'il faut empêcher, c'est que le microbe germanique vienne empoisonner sa mentalité à l'aide d'une presse mensongère, calomniatrice et traitresse».

«Je crois que, grâce à l'intermé-

UN CADEAU AU PREFET



Mardi, le préfet de police Guy R. Molony a reçu un joli cadeau de la part de la "Police Mutual Benefit Association", c'est une coupe en argent haute de 15 pouces par 9 pouces de diamètre, portant l'inscription: "Guy R. Molony, superintendent of the New Orleans City Police Force. As a token for the great kindness which has made his name imperishable in our memory." Le cliché ci-dessus montre notre sympathique préfet photographié lors de la présentation de la coupe.

DANS LA FORET DE COMPIEGNE

Le carrefour de l'Armistice aura son monument

Il y a quelques semaines, nous jetions ici un cri d'étonnement et de reproche en constatant qu'aucune pierre ne marquait la clairière de la forêt de Compiègne où, le 11 novembre 1918, fut signé l'armistice. Sous les grands arbres, qui virent la scène mémorable, rien que des rails de chemin de fer à demi rouillés, rien que deux plaques de bois à demi fendues et deux écriteaux apposés par les Eaux et Forêts pour rappeler que là, dans ce coin perdu, l'armée allemande vint se mettre à genoux.

«Est-il possible, demandions-nous, que ce soit tout? Est-il possible qu'un lieu sacré soit laissé à l'abandon? Est-il possible que la seule date que nous possédions marquant d'une pierre blanche (car la croix du traité doit être marquée d'une croix noire) n'ait pas son monument?»

M. Fournier-Sarloveze, maire de Compiègne, nous écrivit qu'un comité d'honneur avait été formé pour l'érection d'une stèle et qu'une souscription était ouverte. Le carrefour de l'Armistice aurait certainement un jour son monument. «C'était une première réponse».

Mais en voici une meilleure encore... M. Binet-Valmer annonce, dans le Journal, que le comité directeur de la Ligue des chefs de section et des soldats combattants a décidé, le 26 juin dernier, de prendre à sa charge l'organisation nécessaire pour que soit élevé, dans la forêt de Compiègne, le monument commémoratif «du seul jour vraiment heureux de notre victoire». Et M. Binet-Valmer spécifie que l'inauguration aura lieu cette année même, le 11 novembre. La Ligue, qu'il dirige avec autant d'autorité que de dévouement, en prend l'engagement solennel. Sous les grands arbres, on ne fera — on ne peut faire — rien de gigantesque. Une simple pierre tombale marquera l'endroit historique. Deux plaques de marbre posées à même le sol indiqueront que Foch était ici et que Erzberger était là. Sur la pierre tombale on mettra cette inscription:

ICI LE 11 NOVEMBRE 1918 SUCCOMBA LE CRIMINEL ORGUEIL DE L'EMPIRE ALLEMAND VAINCU PAR LES PEUPLES LIBRES QU'IL PRETENDAIT ASSERVIR

Le projet est excellent et, pour notre part, nous y souscrivons de tout cœur, que se joissant particulièrement que ce soit une de nos plus grandes associations de combattants qui se charge de le réaliser.

A cette association, aux organisateurs de la cérémonie du 11 novembre prochain nous avons à faire — ou plutôt à transmettre — une offre... Un des grands maîtres de la ferronnerie française, Edgar Brandt, l'auteur de la superbe porte de la tranchée des Baionnettes, ému lui aussi par notre cri d'appel du 22 mai, était venu nous trouver pour nous offrir d'ériger un monument dans la forêt. Il proposait également quel-

dière des clubs et des grands quotidiens, on fera plus pour resserrer les relations économiques et les relations amicales entre les deux pays, que tous les diplomates et que toutes les missions».

Et M. Brunswig achève en souriant: «Et si, à la rigueur, on veut encore envoyer des conférenciers en Amérique, il est préférable qu'ils comprennent et parlent l'anglais».

Ainsi s'exprima M. Brunswig. Puis-je-t-il être entendu? Le diagnostic est fait, l'ordonnance est prescrite, la pharmacie gouvernementale n'a plus qu'à l'exécuter pour sauver le malade.

ANDRÉ RIGAUD.

que chose de sobre et de simple: une épée en fer forgé, encastrée dans du granit; au bas, sous la pointe, l'aigle allemand vaincu. La signature de Brandt est garantie que l'œuvre sera digne du sujet. Nous demandons à la Ligue des chefs de section d'accepter ce don généreux que nous avons accepté. L'œuvre pourrait trouver sa place, non dans la clairière où sera posée la pierre tombale dont nous avons parlé plus haut, mais au carrefour même de l'Armistice, qui est à 250 mètres de la clairière et qu'actuellement il n'y a qu'un poteau de bois, couvert de hiéroglyphes. Une avenue pourrait peut-être relier le carrefour à la clairière au lieu du modeste sentier existant aujourd'hui, du sentier qu'il faut chercher et qu'on ne trouve pas. Une dalle pourrait peut-être aussi être mise sous l'œuvre de Brandt pour l'exhausser. Ce sont là des détails complémentaires. Nous serions heureux que nos grands confrères s'y intéressent et qu'ils donnent leur concours et leur appui. Ceci n'est pas, en effet, la chose d'un journal: c'est la chose de tous. Tous doivent y prendre part.

Et tous certainement voudront adresser leur souscription pour ce qui est un souvenir de la nation à la Ligue des chefs de section et des soldats combattants. M. Binet-Valmer insiste pour que les souscriptions soient petites (il ne refusera pas les grosses!), mais nombreuses. Ce n'est pas seulement chaque Français, mais c'est chaque allié qui devrait souscrire. Et les listes des souscripteurs seront déposées sous la pierre tombale qui, quoi qu'il arrive, sera construite. Car le monument de l'armistice, ce n'est pas le monument d'un homme, ni d'une commune, ni même d'un pays, c'est le monument de tous les peuples libres qui ont donné leur sang et leur fortune pour abattre une bête de proie.

Le "Matin", de Paris.

Ecrire ou s'adresser à M. le capitaine Ternisien, secrétaire général de la Ligue, 248, faubourg Saint-Honoré, Paris.

LE PERCEMENT DU BOULEVARD HAUSSMANN VA ETRE ACHEVE

Sur le rapport de M. Adrien Oudin, le conseil municipal de Paris a voté, dans sa séance, le prolongement du boulevard Haussmann, c'est-à-dire la terminaison d'un des grands projets conquis sous le second Empire par le baron Haussmann, et dont une partie a été exécutée sous son administration.

Commencée en 1857, la voie était percée en 1861 de l'Etoile à la rue du Faubourg-Saint-Honoré; en 1863, elle atteignait la rue de Miromesnil; en 1864 la rue Tronchet; en 1867 la Chaussée-d'Antin; en 1870 la rue Taibout. Il ne restait plus dès lors qu'à percer la partie comprise entre la rue Taibout et le boulevard des Italiens, à travers les immeubles riverains de ces deux voies et des rues Laffitte et Le Pelletier. L'opération de la guerre de 1870, et une seconde fois, presque à son terme, plus de quarante ans après, par la grande guerre.

Il est entendu, d'après les conclusions du conseil, que la Ville de Paris exécutera la viabilité complète de la nouvelle voie, ainsi que le tronçon de la ligne métropolitaine Chaussée-d'Antin-carrefour Drouot. Elle contribuera dans les dépenses de la première section pour une somme de 12 millions et pour 60% dans les dépenses d'expropriation et frais accessoires pour la deuxième et la troisième section.

«L'Armistice sime la France d'instinct et l'aimera toujours. Ce qu'il faut empêcher, c'est que le microbe germanique vienne empoisonner sa mentalité à l'aide d'une presse mensongère, calomniatrice et traitresse».

«Je crois que, grâce à l'intermé-

CENTENAIRE DE PASTEUR

(27 DECEMBRE 1822—27 DECEMBRE 1922)

Le 27 décembre 1922, la France fêtera le centenaire de Pasteur. Ou auront lieu ces fêtes? On a hésité longtemps entre Strasbourg et Paris. Strasbourg! Non pas, parce que Pasteur y fut professeur à la Faculté des Sciences. Il le fut aussi à Dijon et à Lille, mais Strasbourg, arraché à la France pendant quarante-huit ans, mérite bien que nous recherchions toutes les occasions pour lui faire fête.

Mais il ne s'agit pas en ce moment, de manifester une fois de plus notre tendresse fidèle pour Strasbourg, mais de glorifier le plus grand Français. Paris ne convient-il pas mieux? N'est-ce point vers Paris que tous les regards se tournent quand on célèbre un grand homme? Or, le 27 décembre, ce ne seront pas seulement les Français qui fêteront Pasteur, mais les savants du monde entier. Ou peuvent-ils être mieux reçus qu'à Paris?

La question Strasbourg-Paris, assez vivement discutée ce mois-ci, paraît aujourd'hui résolue. D'ôlé, qui a vu maître Pasteur; Strasbourg; et Lille où il a professé; Paris, où il a vécu la plus grande partie de sa vie, où il a vaincu le charbon et le rage, célébreront toutes son centenaire.

Ce sera du reste la seconde fois que Paris honorerait Pasteur. Le 27 décembre 1892, les délégués de toutes les académies, des sociétés savantes, des facultés, des grandes écoles, et des étudiants se pressaient dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne pour célébrer son jubilé. Les gravures de l'époque ont du reste reproduit plusieurs actes de cette cérémonie et les ont popularisées. L'un représente le président Carnot donnant le bras à Pasteur, paralysé, pour le conduire à son fauteuil. Dans un autre, on voit Pasteur se levant et tendant les bras à Lister, le grand chirurgien anglais, pour l'embrasser.

Pasteur n'est pas seulement un grand Français et une belle figure de notre histoire, mais il est, à mon avis, le plus noble représentant de l'humanité. Dans un concours général d'hommes illustres, je lui donnerais sans hésiter le numéro 1.

Enumerons rapidement ses bienfaits. Doyen de la Faculté de Lille, il écoute les plaintes des distillateurs qui lui exposent les mécomptes qu'ils éprouvent dans la fabrication de l'alcool. Il reconnaît que l'alcool aigrit et perd de sa qualité parce que la fermentation lactique se produit en même temps que la fermentation alcoolique; qu'elle la trouble et la dénature.

Si l'alcool a bon goût, c'est que la fermentation est produite uniquement par des corpuscules arrondis et vivants, analogues aux grains de la levure de bière. Quand il a mauvais goût, elle est due à de petits bâtonnets analogues à ceux qui produisent le lait aigre.

Il règle les mesures à prendre pour empêcher cette fermentation lactique et sauve l'industrie du Nord d'un désastre. Plus tard, il enseignera également aux brasseurs et aux vinaigriers les moyens de mener à bien la fabrication de la bière et du vin.

Il vient d'être nommé à Paris administrateur de l'Ecole Normale. Les sériciculteurs du Midi viennent à lui pour conjurer les terribles et mystérieuses épidémies qui tuent les vers, désole les magnaneries et ruinent l'industrie de la soie.

C'est pas du reste le midi de la France seul qui est frappé par le fléau; c'est l'Italie, l'Espagne, l'Autriche; c'est la Grèce, la Turquie, les régions caucasiennes; c'est la Chine même. Seul le Japon échappe encore au désastre.

Pasteur écoute les plaintes des sériciculteurs comme il a écouté celles des brasseurs. Il se transporte dans le Gard avec sa famille et ses élèves; il visite les magnaneries comme il visitait les distilleries. Il étudie de près la pébrine et la flacherie, en reconnaît les causes, en indique les remèdes et sauve de la ruine la sériciculture française.

Vers 1882, une maladie infectieuse, le rouget du porc, décime nos troupeaux. Près de Vienne, 20,000 porcs viennent de mourir. Thuillier, élève de Pasteur, a su découvrir le microbe du mal; mais il ne sait pas le guérir. Pasteur accourt, s'installe à Bellègne avec Thuillier et son neveu et parvient à découvrir un vaccin préserveur qui protège désormais les porcs contre l'épidémie.

En Beauce, en Brie, en Bourgogne, dans le Nivernais, le Berry, la Champagne, le Poitou, le Dauphiné, l'Auvergne, les troupeaux de bêtes à cornes sont décimés par le charbon. En Beauce, 20 moutons sur 100 meurent; en Auvergne, 10 à 15 sur 100. L'arrondissement de Provins seul perd cinq cent mille francs tous les ans.

Pasteur se transporte dans la Beauce. Il reconnaît que le charbon est produit par une bactérie; que l'épidémie est entretenue par le sang et le corps des animaux que l'on répland un peu partout, autour des étables et dans les pâturages. Il donne quelques conseils pour prévenir l'inoculation des animaux sains par les déchets des animaux morts charbonneux. Bien plus, il réussit à vacciner les troupeaux contre cette terrible infection.

Des esprits pratiques, des statisticiens épris de chiffres et de pourcentages n'hésiteraient pas à établir le nombre de milliards de francs que Pasteur économisa tous les ans à l'in-

dustrie et à l'agriculture françaises. Un grand savant anglais, Huxley a dit que la France aurait pu payer sa rançon de guerre de 1870, avec les milliards que Pasteur lui avait fait gagner.

Quand ce ne serait que pour les bienfaits matériels qu'il a rendus à son pays, quelle reconnaissance la France lui devrait-elle! Mais il a fait mieux que l'enrichir matériellement. Il l'a enrichi et l'enrichit toujours en conservant nombre d'existences menacées par des maladies virulentes; en permettant aux chirurgiens d'opérer sans danger de mort. Ces millions de vies, protégées ou sauvées grâce aux méthodes de Pasteur, ne font-elles pas de lui le plus grand bienfaiteur de l'humanité?

Mais le génie d'un homme ne se mesure pas aux services qu'il rend. Jenner, lui aussi, a sauvé et sauve encore des millions d'existences en découvrant la vaccine. Mais cette heureuse découverte ne porte pas le caractère de nouveauté que Pasteur découvre la vaccine. Mais cette heureuse découverte ne porte pas le caractère de nouveauté que Pasteur découvre la vaccine. Mais cette heureuse découverte ne porte pas le caractère de nouveauté que Pasteur découvre la vaccine.

Les méthodes de Pasteur, au contraire, basées sur l'atténuation des virus, ont permis de protéger les animaux contre le charbon, le rouget du porc; et les hommes contre la rage, contre la fièvre typhoïde, le choléra, etc... L'avenir de ces méthodes paraît sans limites.

Mais si l'on veut mesurer mieux le génie de Pasteur, il ne faut pas l'apprécier par le résultat de ses découvertes, mais par la façon dont il les a conduites. Il y a dans ses travaux, une suite logique, une telle unité, un enchaînement ininterrompu et en même temps une méthode scientifique si rigoureuse, que notre esprit reste émerveillé et confondu.

Suivons-les. Il étudie d'abord les cristaux. Jeune préparateur à l'Ecole Normale, il étonne déjà l'Institut et le monde savant par ses recherches sur les tartrates droit et gauche, et les paratartrates. Il montre que l'acide paratartrique, qu'on ne savait plus où trouver, qu'il avait recherché dans toutes les usines d'Allemagne et d'Autriche, est formé par les deux acides tartriques droit et gauche et il arrive à le fabriquer. Mais en réalisant cette synthèse merveilleuse un fait nouveau lui apparaît.

«Si je mets, dit-il, un paratartrate dans les conditions ordinaires de la fermentation, l'acide tartrique droit fermente seul, l'autre reste dans la liqueur».

«J'ai fait vivre des petits grains de penicillium glaucum, moisissure que l'on trouve partout, à la surface de l'acide paratartrique, et j'ai vu l'acide tartrique gauche apparaître».

Pourquoi le droit n'apparaît-il pas? Parce que le penicillium l'a absorbé pour ses besoins particuliers et l'a préféré à l'acide tartrique gauche.

Voilà le petit fait biologique qui va diriger désormais le génie de Pasteur vers l'étude des fermentations et lui donner l'idée qu'elles sont produites par des êtres vivants. C'est ce que lui démontrent du reste ses premières recherches faites à Lille. Il reconnaît que les fermentations de la bière et de l'alcool sont produites par des grains arrondis, par des levures, et que les levures sont des êtres vivants; la fermentation lactique, par un petit bâtonnet; la fermentation butyrique, par un vibron.

Mais les maladies des êtres vivants sont en quelque sorte des fermentations, produites elles aussi par des êtres microscopiques, des microbes. La pébrine et la flacherie des vers à soie sont dues, l'une à un corpuscule particulier, l'autre à un vibron; le choléra des poules, à un bacille-coccus; le charbon, à une bactérie.

Les maladies infectieuses de l'homme sont de même nature que celles des animaux. C'est un staphylococcus qui produit le furoncle, l'anthrax et l'ostéomyélite, un streptococcus, la fièvre puerpérale, un vibron septique, la gangrène gazeuse.

Mais il faisait mieux que de découvrir des microbes, il enseignait à les cultiver. C'est-à-dire à les faire vivre dans des milieux nutritifs choisis pour eux seuls, en les isolant des autres microbes. De sorte qu'en inoculant la liqueur de culture, on inoculait un microbe seul et aucun avec lui. On était certain alors que la maladie reproduite par l'inoculation d'un microbe était bien due à ce microbe.

Cette méthode des cultures est une méthode générale utilisée dans tous les laboratoires pour affirmer que tel microbe est bien la cause réelle d'une maladie, ce microbe et pas un autre. Un autre fait, observé par hasard, lui avait appris que telle culture microbienne qui, à très petites doses tue un animal, la poule par exemple, reste sans effets, lorsqu'elle est vieillie de plusieurs semaines. En outre, la poule qui a reçu impunément une forte dose de cette culture vieillie reste réfractaire désormais à l'inoculation d'une culture très virulente. Elle est à tout jamais vaccinée.

La méthode des vaccinations était trouvée. Elle est basée sur la possibilité d'atténuer les cultures virulentes, et ces microbes atténués, à virulence affaiblie, inoculés à l'homme ou aux animaux, deviennent des vaccins, des protecteurs contre les microbes de même espèce.

Il est facile de reconstituer l'enchaînement des découvertes de Pasteur:

- 1. Etude sur les cristaux.—2. Les paratartrates se dédoublent sous l'influence d'étrés vivants.—3. Mais alors les êtres vivants qui font fermenter les paratartrates pourraient bien être les agents de la fermentation alcoolique.—4. Ils le sont; ils sont aussi ceux de la bière et du vin.—5. Mais quelle différence entre les fermentations et les maladies? Les microbes qui produisent les uns ne peuvent-ils produire les autres?—6. Certainement. Ce sont eux qui produisent les maladies infectieuses des animaux.—7. Ils produisent aussi celles de l'homme.—8. Mais ces petits êtres vivants, on peut les cultiver, entretenir leur vie, les séparer des autres microbes, et les retrouver quand on a besoin d'eux; on le peut grâce à la méthode des cultures.—9. Mais si l'on peut cultiver les microbes et exalter, quand on le veut, leur virulence, on peut aussi l'atténuer, l'affaiblir.—10. Ces microbes affaiblis à virulence atténuée, deviennent des vaccins.

Telle est la suite logique, l'unité dans les découvertes de Pasteur dont une seule ferait la gloire d'un savant.

Mais ce qu'il y a d'admirable dans son œuvre, c'est qu'elle progresse tous les ans et qu'elle apporte aux sciences biologiques de nouvelles acquisitions. Pasteur grandit encore après sa mort. Ses découvertes ne sont plus contestées ni à prouvé combattues, comme elles le furent pendant sa vie. Elles sont admises par tous les savants, qui grâce à lui font chaque jour de nouvelles découvertes.

La chirurgie, devenue désormais inoffensive, a pu réaliser des méthodes opératoires nouvelles qui ont agrandi singulièrement son champ d'action. Les vaccins et les sérums, issus de la méthode des vaccinations pastoriennes, sont appliqués couramment aujourd'hui dans le traitement des maladies infectieuses. Il est peu de travaux qui se fassent dans les sciences biologiques qui ne découlent des idées de Pasteur.

Aussi Pasteur nous paraît-il plus grand aujourd'hui qu'il ne l'était au moment de son jubilé. Sa gloire est incontestée; elle s'agrandit tous les jours, grâce aux travaux de ses élèves et continuateurs. Et le vers de Victor Hugo:

Le nom grandit quand l'homme tombe, me paraît mieux convenir à Pasteur qu'à Napoléon.

Docteur RAOUL BAUDET, Chirurgien-chef de l'hôpital bichat.

LES PROCHAINES VENDANGES EN CALIFORNIE

L'absence totale de gelées au moment de la floraison de la vigne et la chaleur relativement modérée dont la Californie a été gratifiée durant la saison d'été ont assuré aux vigneronniers californiens de belles vendanges pour la saison prochaine: la vigne est partout superbe de vigueur, promettant un vin de qualité excellente. Mais si les perspectives sont bonnes pour les vigneronniers, elles ne le sont pas moins pour les consommateurs qui très probablement ne payeront pas les prix exorbitants exigés par les vigneronniers l'an dernier pour leurs raisins. En effet, le rapport du département de l'Agriculture annonce que les caves des grandes Compagnies vinicoles californiennes regorgent de vin n'ayant pas trouvé acquéreur par suite de leurs prix prohibitifs. De sorte que contrairement à ce qui est lieu l'année dernière, les grands acheteurs ne feront pas d'acquisitions importantes aux prochaines vendanges.

En ce qui concerne le Sud de la Californie, on cite la Gusti Vineyard Company, acheteuse de la plus grosse part de la récolte précédente, qui a non seulement décidé de ne faire aucune acquisition de raisins cette année, mais annonce la mise en vente de la récolte prochaine entière de ses immenses vignobles de Cucamonga, qui a été offerte aux consommateurs particuliers.

Nos compatriotes auront donc une bonne occasion de faire le vin destiné à leur propre usage cette année. Que chacun prépare ou se munisse de futailles et, fabriquant son vin lui-même, il pourra se dispenser des boissons abominables que lui vendent à prix d'or des "bootleggers" sans scrupules uniquement préoccupés de faire de l'argent sans se soucier de la santé de leurs clients.

VAINES TENDRESSES

Venise tout entière et son tiède glaucou
Ecoutez mon chagrin
Dont le mal renaissant avive sa souffrance
Au sel de l'air marin;
Mais le ciel est si pur et le cyprès si beau
Et ces fleurs sont si belles
Que, presque en souriant, j'accepte le sursum
De ma peine, près d'elles;
Et, tandis que le soir descend de rose en rose
Sur ce jardin solitaire
Et morose
Délicieusement.
HENRI DE REGNIER.

En 1718, la France cédait à l'Angleterre, l'Acadie, Terre-Neuve et la baie d'Hudson.